

Alec Drama

# Les Revenants ou la coalition de l'amitié

*Préface de Stéphane Titeca*

*Postface de Jean-Pierre Lautman*

L'Harmattan

Cette pièce est protégée par le droit d'auteur.  
Si vous décidez de jouer cette pièce, vous devrez signer un contrat  
auprès de l'auteur : [alec.drama@gmail.com](mailto:alec.drama@gmail.com)

Illustration de couverture © Drama Alec, *L'Enfant*, 2019, huile sur toile et pouring, 50 x 70 cm, France.

© L'Harmattan, 2020  
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.editions-harmattan.fr>

ISBN : 978-2-343-21883-0  
EAN : 9782343218830

## NOTE SUR L'AUTEUR

Alec Drama n'existe pas avant 2012.

Tout jeune, chacun lui reconnaît des prédispositions littéraires mais les arts n'entrent pas dans sa famille. C'est l'école qui va lui permettre de découvrir des procédés d'expression et des sensibilités dans lesquels il va se reconnaître. La lecture de Racine est une révélation : il est donc possible que le théâtre et le vers se rejoignent !

À 9 ans, un recueil poétique, tapé avec gourmandise sur une vieille machine à écrire, lui permet d'exprimer son incompréhension du monde et des lois : droits de la femme, droit de l'enfant, rôle du père, et déjà une conscience accrue du sort désastreux que l'Homme réserve à la planète. Il décide donc de devenir avocat et se le jure devant les marches du Palais. Ce sera son moyen à lui de lier art du langage et désir de justice.

Quatre journaux intimes plus tard et bien d'autres écrits (nouvelles et romans), son désir d'absolu et de vérité le détourne de la justice. Il redoute que celle-ci ne soit qu'un art rhétorique dans lequel la vérité est celle exposée par le meilleur orateur. Il veut aider les jeunes et postule pour la Protection de l'Enfance puis il s'essaie au professorat après une Maîtrise dont le mémoire porte sur la Farce du Moyen-Age.

La vie est prise comme une somme d'expériences. Idéaliste, rêveur, empathique, c'est devant des publics variés qu'il pourra se libérer tantôt de son trop-plein d'énergie, tantôt de son accablement. Il est où on ne l'attend pas. Il aime jouer mais se sent encore plus à sa place dans la mise en scène car il se plaît à œuvrer dans l'ombre.

Enfant, il admire le duo comique des Vamps qui défraie la chronique en ne révélant pas son identité. Mais qui se cache derrière ces personnages qui font rire la France entière ? Il se souvient d'une interview dans laquelle elles expliquent leur bonheur de pouvoir se glisser au milieu de leur public à la fin de leur spectacle pour écouter les critiques et les ressentis. Pour lui, l'œuvre doit exister par elle-même, indépendamment de son créateur. C'est tout naturellement qu'il choisit donc un pseudonyme pour écrire. Il joue à être auteur. C'est une jubilation particulière que d'assister incognito aux représentations de ses propres pièces pour observer les réactions du public.

Il a écrit treize pièces qui sont jouées partout en Francophonie et a collaboré à l'écriture de spectacles variés.

*À la mémoire de Suzanne et Yvette qui m'ont raconté avec pudeur leur enfer à Ravensbrück et qui ont accepté de témoigner pour les nouvelles générations. J'ai tenu parole en racontant leur histoire.*

*Je dédie bien sûr ce livre à Ti BN qui me connaît par cœur et me soutient dans tous mes délires créatifs,*

*à mes garçons, deux lecteurs passionnés, déjà si talentueux, en leur souhaitant de se réaliser pleinement,*

*à ma mère qui m'a tout donné, s'oubliant le plus souvent : « N'oublie pas que je... »,*

*à tous ceux qui ne sont plus et qui m'ont construit, aimé, et qui me manquent car le temps n'y fait rien.*

*Merci à Stéphane Titeca, Jean-Pierre Lautman, Valérie Lesage qui m'ont lu et conseillé.*

*Enfin, merci à Odile Lautman qui m'avait adressé une lettre, alors que je quittais l'école primaire, dans laquelle elle me disait qu'il ne fallait jamais que j'arrête d'écrire.*

*Alec*



## PRÉFACE

*Écrire sur un évènement historique, c'est donner un corps à la mémoire, c'est rendre vivant ceux qui sont disparus. L'histoire au théâtre c'est donner au souvenir, un corps avec un avenir même si ce n'est que pour trois actes ou deux tableaux.*

*C'est rendre concret pour les contemporains de Twitter, l'abstraction des manuels souvent jugés poussiéreux. On voit des femmes, des hommes, vivre, se réjouir, souffrir... et mourir.*

*Le massacre de Maillé a toujours été un peu éclipsé par celui d'Oradour-sur-Glane, pourtant, la barbarie est la même, et la souffrance identique. D'ailleurs doit-on et peut-on ordonner les souffrances ? Maillé s'est reconstruit, là où Oradour s'est muséifié pour le souvenir. Maillé a choisi la vie.*

*Dans « Les Revenants », Alec Drama reconstruit des corps meurtris et évanouis, et met dans leur bouche des mots émouvants, des situations univoques ; comme Maillé, il choisit la vie, même pour deux tableaux...*

*Stéphane Titeca, auteur, comédien*



*Si l'écho de leurs voix faiblit, nous périrons.*

*Paul Eluard*





***Les Revenants***  
***ou la coalition de l'amitié<sup>1</sup>***

Pièce en deux tableaux.

Résumé :

Une femme, en avant-scène, fait revivre au public la déportation de tous les personnages et raconte le massacre de sa famille à Maillé. L'ensemble de ces tranches de vie est basé sur des histoires vraies dont les témoignages poignants font revivre l'horreur mais aussi l'humanité.

**Premier tableau** : Adaptation du *Pain des Temps maudits* de Paul Tillard.

Lieu : Infirmerie dans le camp de Mauthausen.

Décor : Deux lits d'infirmerie. Une chaise.

Personnages :

**Paul** : Résistant grièvement blessé et atteint du typhus. Ancien responsable de la Solidarité.

**Le Russe** : Partisan, atteint du typhus et aveugle.

**Petit Pierre** : Ami de Paul et responsable de la Solidarité à l'infirmerie pour les Français.

**Alexis** : Médecin soviétique.

**Deuxième tableau** :

Lieu : Camp de Ravensbrück.

Décor : Rien.

Personnages :

**Yvette** : Résistante française déportée à Ravensbrück. Son mari a été fusillé au camp d'aviation.

**Suzanne** : Jeune résistante française.

**Simone** : Résistante française.

**Irène** : Juive hongroise. Intellectuelle qui parle bien le français. Sur la manche de sa blouse, deux triangles inversés, jaune et rouge, inscrits d'un U pour Ungarn en allemand signifiant Hongrie.

**Une Polonaise** : mutilée.

---

<sup>1</sup> Expression de Germaine Tillion dans *Ravensbrück* (suivi de *Les Exterminations par gaz à Hartheim, Mauthausen et Gusen* par Anise Postel-Vinay et Pierre-Serge Choumoff), Paris, éd. du Seuil, 1988, 468 p., Réédition : *Ravensbrück*, Paris, Éd. du Seuil, 1997, 517 p. (Points Histoire).

## Premier tableau

*Le rideau s'ouvre. A Gentle Waltz For You<sup>2</sup> débute.*

*La lumière se fait sur une femme, sans âge, assise derrière une petite table sur le devant de la scène, côté Cour. Elle seule est éclairée. Elle tient précieusement devant elle une petite boîte métallique qu'elle fixe.*

*Paul s'avance dans la lumière, silencieux. Il s'assoit à une petite table côté jardin et commence à écrire. On découvre une ancienne cicatrice qui barre verticalement son front et une partie de sa chevelure.*

**PAUL** (*écrivant et disant à voix haute*). — « Le four crématoire apparut, avec sa cheminée de ciment montant au-dessus des sapins, crachant une fumée qui me parut bleue dans le ciel gris. Vilain spectacle ! Nous traversâmes la cour qui le séparait de la baraque où je devais entrer. Elle était pleine de cadavres entassés en piles alignées, comme des bûches en bordure de sentier dans une exploitation forestière »<sup>3</sup>

**LA FEMME** (*regardant Paul écrire et scandant*). — « Il ne convient pas / de se plaindre // quand on veut garder / bon moral ».

**PAUL** (*lisant à voix haute ce qu'il vient d'écrire*). — Les déportés placés sous mes ordres n'étaient déjà plus tout à fait des vivants ; la plupart d'entre eux se servaient de leur pelle beaucoup plus pour s'appuyer que pour gratter le sol. Ils étaient arrivés à un tel degré de cachexie qu'ils en avaient perdu la sensation de faim. L'idée de la mort ne les effleurait plus. Une vraie cour des miracles. Ils allaient s'accroupir dans des trous de rochers : ivres morts de misère, ils cuvaient leur insurmontable fatigue.

*(Un temps. Paul rature et réécrit.)*

Je m'avançai dans la galerie. Juste devant moi, un bloc heurtant une pierre au sol se pulvérisa. En plein crâne. Cela ne me fit pas tellement mal. J'étais à terre. : « A la tête, c'est mortel ou ce n'est rien. ; je ne suis pas mort donc ce n'est rien. » Le sang me coulait de partout, plein les yeux, la bouche, poisseux. J'étais près du coma. Les flocons de neige tombaient sur mes guenilles pleines de sang. Était-ce la neige qui buvait mon sang, ou le contraire ? A deux reprises, un Polonais de mon commando me remit sur le crâne le morceau de chair déchirée qui me tombait sur la figure. C'est difficile de ne pas mourir, pour un déporté, dans l'état où j'étais, à la merci de la première brute qui, me découvrant sans défense, m'achèverait. Hermann me vit. Incapable du moindre réflexe, sa trique m'arriva en plein milieu du crâne, exactement où il fallait pour m'allonger sur le plancher. Mon crâne avait craqué.

*La lumière se fait côté jardin derrière le Paul écrivain, resté à sa table en train d'écrire, comme écho au Paul du passé. On découvre le Paul du passé couché sur une paillasse d'infirmier, la tête bandée. Il dort d'un sommeil agité.*

**PAUL ALITE.** — Non, non ! Que fais-tu, Bordier ? Arrête de fouiller ce charbon ! Je sais que tu as faim, comme nous tous mais tu ne peux pas manger ce charbon. Non, ton organisme ne va pas le transformer en sucre. *(Un temps.)* Je ne pouvais plus te donner ta tranche de pain. Tu en as bénéficié quinze jours, c'est le tour d'un autre maintenant. Je n'ai pas de gosse, c'est vrai. Mais pense au tien : six ans. Il a besoin de toi.

---

<sup>2</sup> Mencarelli Pascal. (2009). *A Gentle Waltz For You*. Epernay. Composition au piano, <https://youtu.be/1vcL720DeMQ>, 5'07, tous droits réservés.

<sup>3</sup> TILLARD, Paul, *Le Pain des Temps maudits*, La Librairie des Humanités, Paris, Éditions L'Harmattan, 2007, 282 pages.

**PAUL ÉCRIVAIN** (*écrivain et disant à voix haute*). — Tu deviens fou, Bordier ! Arrête de manger cette poussière humide...

**PAUL ALITE.** — Elle va te tuer !

(*Paul se réveille terrifié. Il est en sueur.*)

**LES DEUX PAUL** (*en même temps*). — Pardonne-moi, Bordier !

*La musique s'arrête.*

*Peu à peu, une deuxième paillasse est éclairée côté cour à un mètre de celle de Paul. Un Russe y est couché, la tête relevée vers la scène. Un homme arrive côté cour et vient se poster à la gauche de la paillasse de Paul. Il place sa main sur son front pour vérifier sa température.*

**PETIT PIERRE** (*à Paul*). — À quoi penses-tu ?

**PAUL.** — Je pense que les Américains sont en Belgique et les Russes en Hongrie.

**PETIT PIERRE.** — À la bonne heure ! Il ne faut penser qu'à cela.

**PAUL.** — Je pense aussi que je ne veux pas crever.

**PETIT PIERRE.** — Ça marche ensemble ! Tu comprends bien pourquoi on te change de baraque, pas vrai ?

**PAUL.** — Oui

**PETIT PIERRE.** — Raymond a dit qu'il allait te falloir serrer les dents. Tu as une infection généralisée, un érysipèle consécutif à la tête ; c'est contagieux. Et sans doute aussi...

**PAUL.** — Quoi d'autre encore ?

**PETIT PIERRE.** — Le typhus.

**PAUL.** — Voilà un bien joli paquet !

**PETIT PIERRE.** — Oui, cela commence à faire !

**PAUL.** — À bien faire, oui.

**PETIT PIERRE.** — Ne t'en fais pas ; dans une dizaine de jours, nous reviendrons te chercher.

**PAUL.** — Ce ne sera pas la peine de t'envoyer des cartes postales ?

**PETIT PIERRE.** — Non, même pas ! Raymond a demandé que l'on veille sur toi comme s'il s'agissait de lui-même.

**PAUL.** — Ça va maintenant ; tu peux t'en aller !

**PETIT PIERRE** (*insistant*). — Une dizaine de jours seulement...

**PAUL.** — Tu me l'as déjà dit.

**PETIT PIERRE.** — L'essentiel, c'est de serrer les dents.

**PAUL.** — Ça aussi, tu l'as déjà dit. Merci de m'avoir accompagné.

**PETIT PIERRE.** — Quand tu iras mieux, il pourra opérer ta tête.

**PAUL.** — Oui.

**PETIT PIERRE.** — Allez, je repasserai te voir si je peux.

**PAUL.** — Dis bonjour aux copains !

*Petit Pierre sort côté jardin en regardant le Russe qui entonne le premier couplet de l'air des partisans.*

**PAUL** (*se raccrochant aux paroles en français*). — Dans les villes et les villages se levaient les partisans.

*Le russe continue de fredonner tout le temps. Français ? Un temps. Ruski ?*

**LE RUSSE.** — Da.

**PAUL.** — Partizan<sup>4</sup> ?

**LE RUSSE** (*avec une voix souriante*). — Da. (*Silence.*) Tu, « bandit » ?

**PAUL.** — Da. Typhus ?

**LE RUSSE.** — Da. Tu ?

**PAUL** (*souriant*). — Egal.

*Silence. Le sourire de Paul s'efface soudainement. Il se relève sur sa paille, passe ses mains devant ses yeux, les essuie frénétiquement. Il s'agite, regarde à gauche, à droite, devant lui, puis éclate en sanglots.*

**LE RUSSE** (*saisissant le bras de Paul sans autre mouvement*). — Was, Französe, was ?

**PAUL.** — Aveugle, je suis aveugle ! Ich bin blind !

**LE RUSSE** (*serrant plus fort la main de Paul qu'il vient d'attraper*). — Ich egal, Französe : moi aussi.

## NOIR

*Une voix off avec un accent allemand affectant une fausse sympathie.* — Tu vas crever, français !

**PAUL** (*en voix off également*). — Je t'emmerde !

*Lumière progressive. On voit Paul assis en train de glisser sous sa chemise sa tranche de pain noir.*

*Petit Pierre entre sur scène côté jardin et se dirige vers Paul. En passant devant le Russe, il marque un arrêt bref, le regarde puis baisse la tête.*

**PETIT PIERRE** (*À Paul*). — Tu en fais une drôle de tête.

**PAUL.** — Je suis aveugle.

**PETIT PIERRE** (*sans surprise*). — C'est toujours des saletés que tu as dans l'œil !

**PAUL.** — Saletés ou pas, ce n'était pas dans le programme !

**PETIT PIERRE** (*faisant semblant de ne pas comprendre*). — Quel programme ? Il n'y a qu'un programme : te dépêcher de guérir ; sinon la guerre va finir avant et tu n'auras pas l'air malin ; ce qu'il te faut aussi, pour guérir le plus vite possible, c'est manger !

---

<sup>4</sup> Prononcé en russe.

**PAUL.** — Impossible d’avalier une bouchée. *Tendant sa tranche de pain noir à Petit Pierre :* Prends-la pour la Solidarité !

**PETIT PIERRE** (*furieux*). — Tu n’as pas honte ! Monsieur fait le généreux ! Monsieur fait le gars qui a bon cœur ! Ça ne prend pas ! Ça n’a pas de valeur puisque tu n’as pas faim. Faim ou pas faim, l’essentiel c’est que tu manges.

**PAUL.** — Puisque je te dis que je ne peux rien avaler.

**PETIT PIERRE.** — Justement ce sera ton mérite. Et puis je commence à en avoir marre de tes histoires ! Tu ne te figures tout de même pas que je me promène dans ta baraque de pourris seulement pour te rendre visite. Ce sont les copains qui m’envoient. Je t’apporte du vrai pain, du pain blanc ! On en sort actuellement deux tranches chaque jour de la boulangerie S.S. Et tu sais à quel prix ! Le comité a décidé que l’une d’elles te serait destinée. (*Voyant Paul défaillir*) Oh là ! Tu ne vas quand même pas tourner de l’œil.

**PAUL.** — Non ! Ça va déjà mieux !

(*Un temps. Prenant la tranche de ses deux mains en creux comme l’objet le plus précieux au monde*) Tu sais ce que je ferai une fois la guerre finie ? En arrivant gare de l’Est, mon premier geste sera d’acheter une baguette de deux livres, de l’ouvrir en entier sur toute la longueur et d’étendre au moins deux camemberts à l’intérieur.

**PETIT PIERRE** (*d’une voix autoritaire*). — Ouvre ton bec !

(*Avec une lame de fer aiguisée sur une pierre, il taille un premier morceau, en faisant attention de ne pas en perdre la moindre miette. La mettant doucement dans la bouche de Paul.*) Mâche ! (*Paul mâche très péniblement.*) Avale ! (*Paul ne parvient pas à déglutir.*) Avale, nom de Dieu ! (*Paul parvient à l’avalier dans une grimace extrême.*) Tu vois bien que tu peux manger. Encore une bouchée !

**PAUL.** — Laisse-moi récupérer ! On dirait une bille d’acier brûlant dans ma gorge.

**PETIT PIERRE** (*presque paternel, taillant un nouveau morceau avec autant de précaution que précédemment*). — Prends ton temps.

(*Après un moment, sur le ton de l’encouragement*) On y va !

**PAUL.** — Encore une minute.

*Il tourne la tête vers sa droite comme pour regarder son compagnon russe.*

**PETIT PIERRE** (*pressentant la suite*). — Tu te décides !

[...]

Extrait du tableau féminin :

**SIMONE.** — Moi, je voudrais juste refaire du vélo dans notre belle campagne, loin de tout ça.

**YVETTE.** — Moi aussi. Quand je pense au nombre de fois que je suis passée devant eux sur mon vélo avec des armes sous ma jupe. Ils n'y ont vu que du feu ! J'en ai fait des kilomètres comme ça, sillonnant tout le quarante-et-un et le trente-sept. C'est que mes contacts étaient parfois loin. *Regardant d'un seul coup les mains de Suzanne* : Fais voir...

**SUZANNE.** — Ce n'est rien.

**IRÈNE** (*regardant elle aussi*). — Non, ce n'est pas rien. C'est bien pire que d'habitude.

**SUZANNE.** — C'est hier quand ils nous ont fait travailler dans la neige toute la nuit. La peau de mes mains est restée collée sur le manche de la pelle.

**IRÈNE.** — Ce n'est pas pour rien qu'on appelle cet endroit « La petite Sibérie » ! Moins quarante degrés ! Comme s'ils avaient besoin de toutes nous lever à trois heures du matin pour attendre que ces sales boches se lèvent, eux, à sept ou huit heures !

**SUZANNE.** — Je n'ai rien senti sur le coup. C'est maintenant que j'ai mal mais c'est supportable.

**YVETTE.** — Tu es forte, ce n'est pas le problème. Ce qui m'inquiète, c'est l'infection. Il ne faut pas que des bestioles viennent dessus.

**IRÈNE.** — On demandera à Léontine de ramener en douce un peu d'huile de vidange pour mettre dessus mais en attendant il faut couvrir cette chair à vif. Yvette a raison.

*Elle se lève très péniblement et commence à déchirer le bas de sa blouse.*

**SUZANNE.** — Ne fais pas ça. Tu vas avoir froid.

**IRÈNE.** — Parce que tu crois que dix centimètres de plus ou de moins vont faire une différence, toi ?

**SUZANNE.** — Déchire plutôt la mienne.

**IRÈNE.** — Non ; déjà, s'ils se rendent compte qu'il manque un bout à ma blouse, ils risquent de me le faire payer, mais si c'est à la tienne, ils auront tôt fait de découvrir que tes mains ne peuvent plus te servir à rien pour le moment et tu sais que, s'ils t'envoient au Revier, tu n'es pas sûre d'en revenir...

**YVETTE.** — Irène a raison. Accepte son pansement de fortune et demain nous ferons tout pour te cacher afin qu'ils ne voient pas tes mains.

*Irène bande soigneusement les mains de Suzanne.*

**IRÈNE.** — Voilà ; comme ça, ça devrait aller. Garde-les quand même vers le haut : ce sera peut-être moins douloureux.

**SUZANNE.** — Merci.

**YVETTE.** — En parlant du Revier... J'ai vu Germaine. Ils ne l'ont pas ratée. Ils y ont été tellement fort sur la schlague qu'ils lui ont ouvert les fesses comme des tranches de steak. Les filles de sa baraque disent qu'elle a été très courageuse. Elle n'a rien dit. Mais je ne suis pas

sûre qu'elle s'en sortira cette fois-ci. Et si, elle n'a rien dit, pas sûr que ce châtement corporel n'en fasse pas parler une autre.

**IRÈNE.** — Pendant qu'on est dans les mauvaises nouvelles : ils ont embarqué Olga. D'après ce qu'on a compris, elle est partie à la castration par rayons X. Ils lui auraient promis de pouvoir sortir du camp si elle acceptait ; et comme elle a encore un fils dehors...

*On entend des bruits de pas dans la cour et quelques clameurs.*

**YVETTE.** — Qu'est-ce qui se passe encore ?

**IRÈNE.** — Encore une raison pour eux de faire la fête ?

**YVETTE.** — Ah ça ! Pour faire la fête, tout est bon ! Ils l'ont bien fêté le Noël avec les bouteilles de champagne Mercier qui jonchaient toute la cour. C'est qu'ils l'aiment notre vin ! Autant que notre charcuterie !

**IRÈNE.** — Et le 14 juillet... une autre occasion de faire la fête alors que c'est une fête bien à nous quand même !

**YVETTE** (*tendant l'oreille*). — Non, il s'agit d'autre chose.

**IRÈNE** (*encore agenouillée aux côtés de Suzanne*). — Je vais voir.

*Elle prend la caisse en bois qu'elle place sous la lucarne et monte dessus avec difficulté. Elle regarde un moment puis se tourne vers Yvette en lui faisant un signe de tête comme pour dire non.*

**YVETTE** (*regardant Simone*). — Je crois qu'elle s'est endormie.

**IRÈNE** (*continuant de regarder dehors*). — Tant mieux. Pauvres petits ! Ils sont si jeunes, si insouciants.

**YVETTE.** — Ils les conduisent où ?

**IRÈNE.** — Vers le block 32, on dirait. Ils sont rasés et portent des guenilles.

*Irène redescend de la caisse et va pour rejoindre les autres lorsqu'un cri retentit à l'extérieur côté lucarne.*

*Voix off d'un enfant hurlant.* — Maman ! Papa !